

## LITUANIE, LETTONIE, ESTONIE / 4-10 SEPTEMBRE 1993

RIGA □ Discours du Saint-Père au monde universitaire et de la culture

## La pensée, un trésor et un risque



Le jeudi 9 septembre 1993, le Saint-Père a rencontré les représentants du monde universitaire et de la culture, à l'université de Riga, dans le grand amphithéâtre. Après le salut du recteur de l'université, M. Juris Zakis, l'Archevêque de Riga, S.Exc. Mgr Jānis Pujats, a lu le texte du discours en letton remis par le Pape.

Nous publions une traduction de ce discours :

Mesdames et Messieurs !

1. Comme hier au parc Meça, ce matin au sanctuaire d'Aglona, j'ai rencontré de nombreux représentants du peuple letton : des jeunes, des travailleurs, des familles, des personnes de toute condition et de tout âge. Dans leur voix, et surtout dans leur prière, j'ai senti les palpitations d'un peuple qui a souffert et espéré, et qui se trouve aujourd'hui enfin sur la voie d'une coexistence libre et sereine.

Presque arrivé à la conclusion de ma visite, j'ai la joie de vous rencontrer, vous les représentants du monde académique et culturel ; un monde qui m'est particulièrement cher, ayant moi-même été, pendant des années, professeur d'université, engagé comme vous dans l'expérience exaltante de la recherche scientifique et dans celle, non moins suggestive, de la formation culturelle des jeunes. Ici donc, dans l'*Alma Mater Rīgensis*, je me sens un peu de la maison, et j'espère que c'est aussi ainsi que vous me percevez, vous qui avez la gentillesse de m'offrir votre amitié, et de m'accueillir de manière déferente et cordiale. Merci !

Dans la vie de l'humanité, peu de choses sont aussi décisives que le service de la pensée. Je parle de « service » au sens le plus noble de ce terme, en ayant conscience du retour périodique dans l'histoire de la tentative du pouvoir d'« asservir » les intellectuels et de combien est insidieuse pour eux la tentation de céder à des formes de « servitude » commode. Le « service de la pensée » auquel je me réfère est essentiellement service à la vérité. En vertu de cet idéal très noble et exigeant, l'intellectuel authentique, véritable pèlerin de la vérité, est appelé à remplir la fonction de conscience critique face à tout totalitarisme ou conformisme.

A cette vocation critique qui est la sienne ne s'oppose pas, évidemment, l'ouverture cordiale à la société et à ses besoins. Cette ouverture est même indispensable pour éviter un narcissisme de la pensée, d'où pourraient facilement dériver fermetures et intolérances idéologiques. Combien de guerres ont-elles éclaté et combien de sang a-t-il été versé au nom d'idéologies pensées autour d'une table, et insuffisamment humanisées par manque de contact direct avec les hommes, avec leurs drames et leurs véritables besoins. La pensée est le plus grand trésor, mais aussi le plus grand risque de l'humanité. Elle doit être entretenue avec une attitude que je n'hésite pas à qualifier de « religieuse » : la recherche de la vérité renvoie en effet toujours, même lorsqu'elle concerne des réalités limitées du monde et de l'histoire, à un « plus » qui confine au transcendant, et est donc comme l'atrium ouvrant sur le Mystère.

2. Je vous salue avec une estime et une déférence particulières, MM. les professeurs et chercheurs de cette université. Dans le but d'établir avec vous un dialogue sur un thème d'intérêt commun, qu'il me soit consenti d'attirer votre attention sur cette partie de la pensée chrétienne qui concerne directement la société, et qui, par conséquent, est appelée « doctrine sociale ». J'ose présumer qu'elle éveille en vous une légitime curiosité scientifique, maintenant que, dans la nouvelle Lettonie, on peut librement en parler dans cette université.

Je tiens tout d'abord à mettre au clair ce que la doctrine sociale de l'Eglise n'est pas et ne veut pas être.

En premier lieu, elle n'est pas une doctrine politique et encore moins une doc-



trine économique. Dans la vision de l'Eglise, en effet, la sphère religieuse et la sphère politico-économique, même si elles ont des points de contact, sont revêtues d'une autonomie intrinsèque qu'il faut respecter et promouvoir. L'indication évangélique est catégorique à ce propos : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » (Mt 22, 21). Dans le domaine social, l'Eglise ne se sent donc pas appelée à proposer des options « techniques », qui relèvent de la compétence de l'Etat ou des institutions légitimes de la société civile. De même, l'Etat doit respecter la mission spécifique de l'Eglise dans la diffusion de l'Evangile et dans la formation des consciences. Eglise et Etat ont toutefois, puisqu'ils sont au service des mêmes hommes, le devoir moral de dialoguer et de collaborer mutuellement.

La doctrine sociale catholique n'est pas non plus un succédané de la capitalisme. En réalité, tout en condamnant avec fermeté le « socialisme », l'Eglise, dès *Rerum Novarum* de Léon XIII, a toujours pris ses distances par rapport à l'idéologie capitaliste, la considérant comme responsable de graves injustices sociales (cf. *Rerum Novarum*, 2). Dans *Quadragesimo anno*, Pie IX, pour sa part, utilise des paroles claires et fortes pour stigmatiser l'impérialisme international de l'argent (*Quadragesimo anno*, 109). Cette ligne fut aussi confirmée dans le magistère plus récent, et moi-même, après l'échec historique du communisme, je n'ai pas hésité à soulever de sérieux doutes sur la validité du capitalisme, si l'on n'entend pas par cette expression la simple « économie de marché », mais « un système où la liberté dans le domaine économique n'est pas encadrée par un contexte juridique ferme qui la met au service de la liberté humaine intégrale » (*Centesimus annus*, 42).

Enfin, la doctrine sociale de l'Eglise n'est pas une troisième voie entre capitalisme et communisme. Elle est en fait essentiellement « théologique » (cf. *Sollicitudo rei socialis*, 41), ou plutôt un discours qui concerne le dessein de Dieu à propos de l'homme et s'intéresse par conséquent à la politique non pour en évaluer les aspects techniques et d'organisation, mais pour mettre en lumière ses inévitables implications éthiques.

Son devoir ne consiste pas à esquisser un « système », mais à indiquer des limites infranchissables et à suggérer des parcours possibles pour que les différents projets politiques et économiques, formulés dans l'histoire concrète des peuples par rapport à des variables infinies, soient dignes de l'homme et conformes à la loi morale.

3. Quelles sont alors les lignes directrices de ce message ?

Qu'il me soit permis de vous présenter brièvement les indications que j'ai fournies dans *Centesimus annus*, l'Encyclique par laquelle j'ai voulu commémorer l'anniversaire de *Rerum Novarum*, et qui est providentiellement sortie au lendemain de la désagrégation, tout à fait surprenante, du système granitique de pouvoir établi par le socialisme réel. Qui aurait pu prévoir, il y a seulement quelques années, pareil événement ? Il s'est agi d'un renversement de situation qui a tenu d'un prodige, et dans lequel il est difficile de ne pas voir la main de Dieu, Seigneur de l'histoire et prévoyant Ordonnateur des événements humains, dans un dialogue constant et mystérieux avec la liberté de l'homme.

En fait, les circonstances qui avaient historiquement lancé ce système, étaient réelles et graves. La situation d'exploitation à laquelle un capitalisme inhumain avait soumis le prolétariat depuis l'aube de la société industrielle, représentait en effet une iniquité que la doctrine sociale de l'Eglise condamnait aussi ouvertement. Elle était, au fond, l'âme de vérité du marxisme, grâce à laquelle celui-ci a pu sembler revêtu de charme dans ces mêmes sociétés occidentales. Mais la solution proposée était destinée à échouer. Lorsque l'on ôte à la personne la référence transcendentale, elle devient à peine plus qu'une goutte dans un océan, et sa dignité, quand elle serait sincèrement reconnue et proclamée, perd sa plus solide garantie. Et ainsi, il a pu arriver que, au nom de la « classe », ou d'un prétendu bien de la société, chaque personne fût opprimée. Tragique expérience que notre siècle a enregistré plusieurs fois, et que le futur ne devra pas oublier !

« La négation de Dieu prive la personne de ses racines et, en conséquence, incite à réorganiser l'ordre social sans tenir compte de la dignité et de la responsabilité de la personne » (*Centesimus annus*, 13).

4. De là découle la première position ferme de la doctrine sociale de l'Eglise, dont toutes les autres découlent : l'ordre social a comme foyer l'homme, considéré dans sa dignité inaliénable de créature modelée à l'image de Dieu ». De la valeur de l'homme découle la valeur de la société, et non l'inverse.

Cette affirmation ne doit toutefois pas être interprétée comme si l'individu et la société étaient en opposition. Au contraire, l'homme est structurellement un être relationnel. Si la relation première et fondamentale est celle avec Dieu, le rapport de l'homme avec ses semblables est aussi vital et doit être pris

L'œcuménisme au concret : l'université où se trouve la faculté de théologie luthérienne se prépare à accueillir une faculté de théologie catholique

en compte. Cette interdépendance objective s'élève à la dignité d'une vocation, devenant appel à la solidarité et à l'amour, à l'image de ces relations sublimes et ineffables qui, selon la révélation chrétienne, caractérisaient la vie intime du Dieu un et trine.

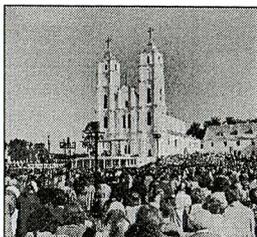
Une juste vision de la société jaillit de cette vision de l'homme. Centrée sur l'aspect relationnel de la personne humaine, elle ne peut pas être conçue comme une masse informe, qui finit par être absorbée par l'Etat, mais elle doit être reconnue comme un organisme articulé, qui « se réalise dans divers groupes intermédiaires, de la famille aux groupes économiques, sociaux, politiques et culturels qui, découlant de la même nature humaine, ont — toujours à l'intérieur du bien commun — leur autonomie propre » (*Centesimus annus*, 13).

5. Sur la base de ce principe, on peut comprendre les admonitions indiquées par la doctrine sociale de l'Eglise comme inaliénables dans tout projet d'Etat, d'économie et de société : — la destination universelle des biens, expression du don commun et de la solidarité qui doit caractériser les rapports entre les hommes ; — la légitimité de la propriété privée, considérée également dans son fondement social, en tant que condition de l'indispensable autonomie personnelle et familiale ; — la reconnaissance de l'importance du travail, à partir de la dignité du sujet humain qui l'effectue, qui ne peut jamais être réduit à l'état de marchandise ou de simple maillon d'une chaîne de production ; — la promotion d'une écologie humaine, qui implique le respect de tous les êtres humains, depuis leur conception jusqu'à leur terme naturel, comme base d'une authentique « écologie cosmique » ; — une conception équilibrée de l'Etat, qui en souligne la valeur et la nécessité, mais en se gardant de toute prétention totalitaire ; un Etat conçu par conséquent comme service de synthèse, de tutelle, d'orientation de la société civile, dans le respect de celle-ci, de son initiative et de ses valeurs ; un Etat de droit et en même temps un Etat social, qui offre à tous les garanties juridiques d'une coexistence ordonnée et assure aux plus faibles le soutien dont ils ont besoin pour ne pas succomber à la puissance ou à l'indifférence des forts ; — la valeur de la démocratie, comprise comme gestion de l'Etat par la participation, à travers des organes spécifiques de représentation et de contrôle, au service du bien commun ; une démocratie qui, au-delà de ses règles, a surtout une âme, formée par les valeurs fondamentales sans lesquelles elle « se transforme facilement en un totalitarisme déclaré ou sournois » (*Centesimus annus*, 46).

6. Et à partir de ces seules indications synthétiques, il est facile de noter, Messieurs, que la doctrine de l'Eglise concerne non pas tant les expressions concrètes d'organisation de la société, que les principes inspirateurs qui doivent l'orienter, pour qu'elle soit digne de l'homme.

Pour cela, le rôle que l'Eglise revendique pour elle-même, par rapport à l'Etat et à la société dans laquelle elle se trouve, n'est pas un rôle de pouvoir ni, encore moins, de privilège, mais de témoignage, adressé surtout au domaine de la formation de l'homme aux valeurs suprêmes de l'existence. Ce qui importe le plus est l'annonce du Royaume de Dieu qui a certes une dimension eschatologique et transcendante, mais engage aussi en vue de l'édification du monde selon le dessein de Dieu (cf. *Gaudium et spes*, 39).

Et c'est pour cela que l'Eglise ressent.



## VOYAGE APOSTOLIQUE DANS LES PAYS BALTES

**RIGA** □ Rencontre du Pape avec les représentants du monde universitaire et de la culture

# Le «service de la pensée» est essentiellement service à la vérité

Dans l'après-midi du jeudi 9 septembre 1993, le Saint-Père s'est rendu à l'université de Riga, où il a rencontré les représentants du monde universitaire et de la culture. L'université de la capitale lettone a été fondée en 1919 et compte aujourd'hui 12.500 étudiants et 816 professeurs, répartis entre les 13 facultés. Après l'adresse d'hommage du recteur, Jean-Paul II a prononcé les paroles suivantes en accompagnement au discours qu'il remettait au monde de la culture lettone :

Mesdames et Messieurs !

Presque arrivé à la conclusion de ma Visite en Lettonie, j'ai la joie de vous rencontrer, vous les représentants du monde académique et culturel ; un monde qui m'est particulièrement cher, en raison des nombreux rapports que j'ai eu et que j'ai encore avec lui. Ici donc, dans l'Alma Mater Rigensis, je me sens un peu de la maison, grâce aussi à votre accueil si déférent et cordial.

Je présente à chacun mes plus sincères remerciements. Je salue l'Archevêque de Riga et les prélats présents ; je salue le recteur de l'université et le remercie pour les paroles courtoises qu'il a voulu m'adresser il y a peu. Je salue les professeurs de cette université riche d'une longue tradition scientifique et culturelle, tous les professeurs et les étudiants qui participent à cette rencontre.

Si les liens entre la culture et l'Eglise sont intenses dans toutes les nations, ils veulent l'être encore plus en Lettonie, où l'œuvre de reconstruction du pays exige l'apport de toutes les composantes sociales et religieuses. Dans le passé, les personnes qui croient dans le Christ ont contribué valablement ici au progrès de la réflexion et de la recherche dans les différents domaines du savoir humain. Je suis certain que les croyants d'aujourd'hui en feront tout autant. De la respectueuse rencontre du monde de la Culture avec la vérité et la lumière de l'Evangile, ne manquera pas de jaillir une aide valable pour la réalisation d'une communauté nationale ouverte aux valeurs éternelles de l'esprit.

Tel est mon souhait cordial.

En vous remettant, M. le recteur, le texte de l'intervention que j'ai préparée pour cette rencontre, j'invoque l'aide de Dieu sur tous ceux qui en Lettonie, œuvrent activement dans le domaine scientifique et culturel, et en particulier sur toutes les composantes de cette ancienne et digne université.

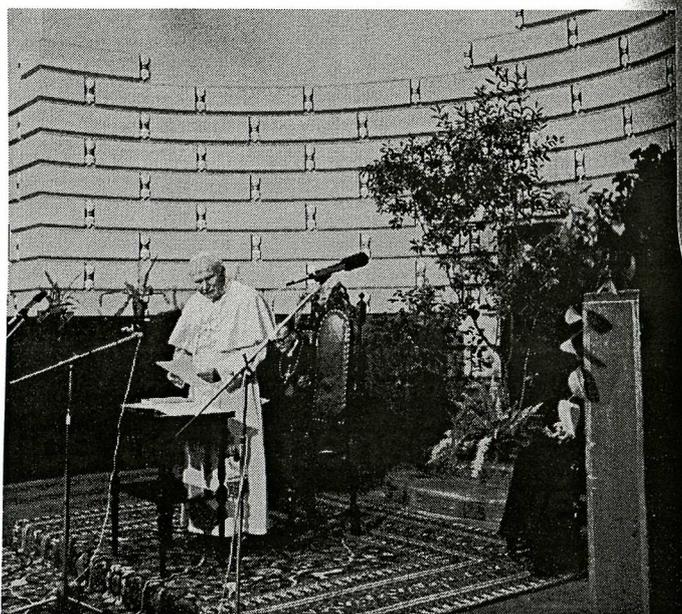
Au terme de la rencontre avec le

monde académique lettone, le Pape, après avoir remis le texte du discours accompagné par un court salut en langue lettone, a repris la parole en polonais. Nous publions une traduction de son discours :

Mesdames et Messieurs,

Un jour, j'ai eu l'honneur de faire un discours à l'Assemblée de l'UNESCO à Paris. C'était en 1980, et j'étais encore un jeune Pape. Et c'est précisément là que j'ai abordé un thème qui revêt sans doute une importance fondamentale pour vous aussi, pour la Lettonie, pour l'avenir de votre nation. Ce thème concernait la culture comprise comme tout ce qui forme l'homme et la communauté dans laquelle il vit, et surtout la communauté nationale, la société. Les nations vivent par l'intermédiaire de leur culture. La culture est ce que les générations plus âgées transmettent aux jeunes. La première expression de la culture est la langue. Je voudrais souhaiter à ceux qui ici, à l'université de Riga, représentent la culture lettone, qui en sont responsables de manière particulière, je voudrais leur souhaiter que le mandat de façonner la culture lettone devienne pour eux une participation toujours plus consciente et une mission. Je ne vous propose aucune sorte d'égoïsme culturel. Toute culture est construite par des nations singulières, et en même temps toute culture est ouverte à d'autres nations, à d'autres sociétés, et se met au service du grand échange entre tous les hommes. C'est l'échange de biens spirituels. Cet échange de biens spirituels n'est certainement pas moins important, mais peut-être même plus que l'échange des biens économiques. Ou plutôt, ils sont importants tous les deux. L'Eglise est au service de l'Evangile, et en servant l'Evangile, elle sert en même temps les cultures. Elle sert les cultures que ce soit dans chaque nation, dans chaque société, ou sur le plan de l'échange des biens culturels entre les nations. L'Eglise est au service de l'Evangile, et par conséquent elle sert la culture dans chaque nation, et dans le même temps, elle sert l'échange des biens culturels entre les nations.

A tous les représentants de la culture lettone ici réunis, je voudrais souhaiter de pouvoir participer à ces deux missions, et que leur participation soit fructueuse, aussi bien pour leur nation, la Lettonie, que pour toute l'humanité. En exprimant ce vœu, je voudrais aussi souhaiter à votre nation d'avoir un avenir juste. Au cours des siècles, vous avez affronté di-



verses vicissitudes pour enraciner, maintenir et transmettre à l'avenir votre identité culturelle lettone, ici, sur la Baltique. Que Dieu vous aide à réaliser ce devoir maintenant et dans les années à venir.

Encore quelques paroles sur l'«Alma Mater». Mesdames et Messieurs, moi aussi je suis fils d'une «Alma Mater» et je lui resterai attaché toute ma vie. Je pense à l'université jagellonne de Cracovie. C'est un fait extrêmement éloquent que l'université soit appelée «Mater», mère. Je vous souhaite, ainsi qu'à l'université de Riga, d'avoir un rapport maternel, noble et fructueux avec tous les lettons, et pas seulement avec eux, mais avec tous ceux qui viennent ici pour puiser aux richesses de cette maternité spirituelle.

Enfin, je désire réaliser un devoir qui m'a été confié. J'ai reçu de vous le volume «Analecta Husserliana», dédié à la phénoménologie au bord de la Baltique, dans les Pays baltes, «Phenomenology in the Baltic countries». Je suppose que les noms de certains auteurs de ce volume correspondent à des personnes présentes ici, dans cette salle. Je prie M. le recteur d'accepter avec le texte de mon rapport ce volume d'«Analecta Husserliana». Merci beaucoup.

## Monde de la culture

SUITE DE LA PAGE 3

profondément l'urgence du dialogue avec vous, les hommes de la culture.

Ce dialogue doit évidemment caractériser tout d'abord les chrétiens, qui partagent une même espérance et sont porteurs de l'unique message du Christ. Malheureusement, de douloureuses circonstances historiques ont aussi provoqué entre eux des divisions que l'effort œcuménique cherche à vaincre.

Puisse votre centre académique devenir un creuset d'œcuménisme culturel, de manière à favoriser le dialogue entre les croyants et leur rencontre avec les hommes de bonne volonté. Ce souhait me semble particulièrement confirmé par le fait que l'université, où se trouve déjà une prestigieuse faculté de théologie luthérienne, se prépare à accueillir une faculté de théologie catholique. Quelle exceptionnelle opportunité de contact et de dialogue ! Comment ne pas attendre de grands fruits de maturation de la pensée, non seulement pour l'avantage d'une communion ecclésiale toujours plus profonde, mais aussi pour le service de la promotion intégrale des hommes et de la société.

Messieurs, il n'y a aucun doute, nous vivons un changement d'époque. Nous avons derrière nous des tragédies sanglantes et inouïes, dont nous sommes miraculeusement sortis, mais sans avoir encore accosté dans le monde de paix que tous souhaitent. Nous vivons plutôt un moment extrêmement délicat de l'histoire européenne et mondiale, troublée par des conflits absurdes, sur un fond planétaire marqué par mille contradictions. Aucun de nous n'est en mesure de prévoir l'avenir. Mais nous savons que le monde sera ce que nous voudrons qu'il soit. A cette expression commune de responsabilité, nous autres chrétiens voulons apporter la contribution de notre ferme espérance, fondée sur la certitude que l'homme n'est pas seul, parce que «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique» (Jn 3, 16). C'est un Dieu Père et Ami, qui, malgré son silence apparent, s'est fait compagnon de route de l'homme.

Merci donc, illustres amis, pour votre accueil cordial. Puisse commencer aujourd'hui pour la Lettonie un chemin de dialogue entre Eglise et culture, et que votre patrie en tire une raison d'espérer et d'avoir confiance dans la construction d'un avenir de liberté et de paix. C'est le souhait qui se transforme dans mon cœur en prière ardente.

## En Lettonie, le sanctuaire d'Aglona

Il s'agit d'un joli petit centre situé entre deux lacs, qui est surtout connu pour son sanctuaire dédié à la Mère de Jésus, la bienheureuse Vierge Marie, même au-delà des frontières de la Lettonie. Les fidèles qui s'y rendent en pèlerinage, souvent à pieds, sont très nombreux.

Les rassemblements les plus importants ont généralement lieu à l'occasion de deux solennités : la Pentecôte et l'Assomption.

La tradition du grand pèlerinage à l'occasion de cette dernière fête semble plonger ses racines à une époque antérieure à celle de la Réforme, lorsque la cathédrale de Riga (commencée en 1215) était le point de référence de toute la Livonie.

Après la Réforme, le culte marial fut ravivé sur l'initiative des jésuites dans le sanctuaire d'Umurga, qui fut ensuite détruit au XVII<sup>e</sup> siècle par les Suédois.

Les dates de construction du sanctuaire d'Aglona sont inconnues. Le territoire fut donné aux dominicains en 1700. Il semble qu'à leur arrivée, ils y aient trouvé une petite église avec une image miraculeuse de la Madone, dont les origines se perdent dans la légende. Un prince l'aurait reçue en don de Constantinople et l'aurait toujours portée avec lui dans ses expéditions.

Amenée à Aglona pour en faire une copie, l'image y

resta. Sa renommée fut diffusée par les dominicains qui furent les premiers évangélistes de ces régions, restées sans pasteurs à cause des guerres fréquentes.

Au début du siècle, un Archevêque de Mohilev (Saint-Petersbourg), dans une relation sur l'état du très vaste territoire métropolitain, définissait encore le sanctuaire d'Aglona comme le plus célèbre.

Après l'incendie (1766) de l'église en bois, les dominicains, dans les années 1768-80, avec l'aide de leurs paysans, construisirent en dur leur couvent et la basilique.

Le couvent fut ensuite transformé en prison pour les prêtres catholiques, par le régime tsariste. En 1920, S.Exc. Mgr Springvičs y fonda le séminaire diocésain, pour obvier à la carence de clergé due au fait que de nombreux prêtres non lettoniens, craignant la victoire des communistes, avaient abandonné les paroisses pour retourner dans leurs pays d'origine : Lituanie et Pologne. 18 séminaristes entrèrent immédiatement dans le premier cours, et 11, déjà clercs du séminaire de Saint-Petersbourg, dans les autres cours. Après environ trois ans et demi le séminaire fut déplacé à Riga.

En 1992 ont commencé les travaux de restauration du sanctuaire.